

Moïse ou l'incomplétude

Deutéronome 34, 1~8 : la mort de Moïse

Des plaines de Moab, Moïse monta sur le mont Nébo, au sommet de la Pisga, qui est à l'est de Jéricho.

Le Seigneur lui montra tout le pays :
la région de Galaad jusqu'à Dan,
les régions de Neftali, d'Éfraïm, de Manassé,
et celle de Juda jusqu'à la Méditerranée,
la région du Néguev,
et enfin, dans la vallée du Jourdain, la région de Jéricho
– la ville des Palmiers – jusqu'à Soar.

Alors le Seigneur lui dit :

« Regarde le pays que j'ai promis à Abraham, à Isaac et à Jacob, lorsque je leur ai dit : "Je donnerai ce pays à ta descendance."
Je te le montre, mais tu n'y entreras pas. »

Moïse, le serviteur du Seigneur, mourut là, dans le pays de Moab, comme le Seigneur l'avait annoncé. Dieu lui-même l'enterra dans une vallée de Moab, en face de Beth-Péor, et jusqu'à ce jour, personne ne sait où se trouve sa tombe. Moïse avait 120 ans quand il mourut. Pourtant sa vue n'avait pas baissé et il était encore plein de vitalité. Les Israélites pleurèrent Moïse dans les plaines de Moab pendant les trente jours que dura son deuil.

Avec le début de ce mois de novembre, du point de vue liturgique, nous abordons les dernières semaines de l'année. Les textes bibliques, dimanche après dimanche, vont nous entretenir de ce que l'on appelle pudiquement « les choses dernières » ou de « la fin des temps ». Ensuite, commencera un temps nouveau, une année nouvelle qui débutera comme à l'accoutumée par le temps de l'avent et ses quatre dimanches précédant la fête de Noël. Cette année, ce sera le 3 décembre.

Voici donc une année liturgique qui entre dans sa fin au moment où, dans notre hémisphère Nord, l'obscurité gagne de plus en plus sur la lumière. Les jours raccourcissent inexorablement et le passage à l'heure d'hiver accentue cette sensation. C'est un peu comme si la nuit venait les obombrer, comme si la fin du jour arrivait de plus en plus tôt, comme si la mort, avec sa froidure et sa ténèbre, semblait l'emporter sur la vie avec sa chaleur et sa lumière.

La dernière fête importante qui a été célébrée auparavant a été celle qui a magnifié la vie justement : la fête de tous les vivants, la fête de tous les saints. Pas seulement celle des grands personnages de la foi, dont la vie pourrait être montrée en exemple, mais surtout celle de tous les anonymes de la foi, comme vous et moi : les petits, les immémorés du calendrier, celles et ceux que l'histoire pourrait oublier puisqu'ils et elles n'ont rien fait d'autre d'essentiel

que de vivre leur existence, banalité qui n'en est pas une, avec leurs heurs – les bonheurs et les malheurs.

Comme protestant, je regrette que nous laissions de côté cette fête au profit de celle de la Réformation. Je comprends l'importance pour nous de cette dernière, mais je me dis que si Martin Luther a bien affiché ses 95 thèses contre les indulgences à la porte du château de Wittenberg le 31 octobre 1517, c'est parce que le lendemain était fête de tous les saints, des seigneurs et des paysans, des religieux et des laïques, des grands et des petits de ce monde, de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les genres, et que toutes celles-là et tous ceux-là allaient venir à l'église pour célébrer ensemble, pour prier et pour chanter le Seigneur Dieu. Une fête, une grande et belle fête, peut-être la plus universelle de la chrétienté, avant que ne s'en vienne la mort.

Après cette fête, vient précisément l'évocation des temps de la fin et la mémoration des défunts. Beaucoup d'Églises protestantes à travers le monde ont un tel jour dans leur calendrier et, au dimanche qui suit le 1^{er} novembre, célèbrent un culte ayant pour titre « la mémoire des défunts ». Ici, au Musée, nous ne le faisons pas. Mais là où cela se fait, ce dimanche est l'occasion de convier toutes les personnes et toutes les familles touchées par un deuil au cours de l'année écoulée à se retrouver une fois de plus autour de l'Évangile, de la Parole de Dieu, à réentendre une parole d'espérance, de foi et d'amour. Pour elles, comme pour chacune et chacun – une parole de Vie.

Parmi les textes bibliques proposés à la lecture pour ce culte, il y a le récit que nous venons d'entendre où est relatée la mort de Moïse. Ces versets sont les derniers du livre du Deutéronome, qui lui-même est le cinquième et dernier livre du Pentateuque, de la Torah historique. Dans la tradition, ces cinq livres fondamentaux pour le judaïsme – au même titre que les quatre évangiles pour le christianisme – sont dits de Moïse. D'ailleurs, dans les bibles de langue allemande, il n'est pas question des livres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome, mais du 1^{er} livre de Moïse, puis du 2^e, du 3^e, du 4^e et enfin du 5^e. Il est cependant évident que Moïse n'a pas écrit un seul de ces livres qui sont composés à partir de traditions diverses, orales puis écrites, bien antérieures à leur regroupement, mais postérieures à l'époque en question. J'ajoute qu'aujourd'hui les archéologues, les historiens et même les exégètes se demandent si la figure de Moïse est bien réelle ou si elle ne serait pas davantage symbolique, même ancrée pour une part dans la réalité historique. Il est, par exemple, surprenant qu'aucune chronique égyptienne ne mentionne ni son nom ni son action. *Moïse est une figure de la tradition dont il n'existe aucune trace historique¹...* en dehors de la Bible qui n'est pas, à proprement parlé, un écrit historique, mais tient plutôt du témoignage. Ainsi, comme le rappelle Thomas Römer, cela amène certains chercheurs à reprendre une boutade selon laquelle la seule chose que nous sachions du Moïse historique, c'est qu'il est mort !²

Par-delà la question de l'historicité du personnage Moïse, retenons que la tradition fait de lui le fondateur du judaïsme en ce que c'est lui qui a dialogué avec Dieu au buisson ardent, en haut de la montagne et ailleurs encore ; c'est lui qui a agi au nom de Dieu pour libérer le peuple hébreu du pays de l'esclavage ; c'est lui, le seul, à avoir vu Dieu et son visage en a été rayonnant, éblouissant ; c'est lui seul qui a reçu de la bouche de Dieu les Dix paroles, et qui a guidé le peuple de Dieu jusqu'au seuil de la terre promise qu'il a pu embrasser du regard avant

¹ Jan Assmann, cité par Thomas Römer, in *L'invention de Dieu*, éd. Seuil

² Thomas Römer, opus cité

que ses yeux ne se ferment à tout jamais. Cependant, il n'a pas pu y poser le pied. Il aurait pu y mourir en paix, heureux de la tâche accomplie jusqu'au bout. Il n'a pas eu droit à cela. Il est mort une fois la tâche « presque » accomplie, et c'est ce « presque » qui change tout.

Dans ce récit, Moïse meurt à 120 ans. C'est la durée maximum de l'existence humaine sur terre, suivant le livre de la Genèse³. Moïse a vécu son content de jours, et il n'était pas le moins du monde affaibli quand le moment de la mort est venu : sa vue et sa vigueur n'étaient pas amoindries. Il n'est pas mort d'un manque de savoir vivre – suivant les mots de l'humoriste – ni même d'un pouvoir vivre, mais parce que même lui ne pouvait pas échapper à la mort.

Toutefois, il existe une autre version à cette histoire. Un midrash⁴ – recueil de commentaires de la Torah – raconte que Moïse s'est révolté contre Dieu parce qu'il n'acceptait pas de mourir, qu'il trouvait injuste de devoir mourir comme n'importe quel pécheur, comme n'importe qui ! Alors, il fait monter ses supplications vers le *Saint, béni soit-il* :

Maître du monde, est-ce en vain que mes pieds ont foulé le ciel inférieur, est-ce en vain que j'ai couru devant tes fils à la manière d'un cheval puisque ma fin serait de connaître les vers et la vermine ?...

Maître des mondes, peut-être les générations à venir diront que s'il n'avait pas trouvé en Moïse des choses mauvaises, il ne lui aurait pas fait quitter le monde ?...

Si telle est ta volonté, permets que j'entre en terre d'Israël et que j'y vive deux ou trois ans et après cela je mourrai...

Ensuite, Moïse évoque l'histoire, prend à témoin successivement le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles et les astres, les montagnes et les collines et enfin la Grande Mer. Puis il finit par changer d'argumentaire et dit à Dieu : *Maître des mondes, lève-toi du trône du jugement, assieds-toi sur le trône de la miséricorde afin d'être miséricordieux envers moi et que je ne meure pas.*

Le *Saint, béni soit-il* n'accède pas à ses prières. Alors, Moïse pose les mains sur sa tête et crie et pleure... Voici la détresse de Moïse en face de la mort, sa tristesse de devoir quitter la vie... Serions-nous plus grands que Moïse ?

Le midrash se termine par le compte à rebours des derniers instants de Moïse. *Il prit ses deux bras, les posa sur son cœur et dit à Israël : « Voyez la fin de celui qui est de chair et de sang. Les mains qui ont reçu la Tora de la bouche du Tout-Puissant vont tomber dans la tombe. » À cet instant – est-il écrit – sortit son âme dans un baiser, ainsi qu'il est dit : « Et il mourut là, Moïse, le serviteur de l'Éternel. »*

Rachi, dans son commentaire⁵, fait remarquer que le texte hébreu dit effectivement que Moïse est mort par la « bouche » de Dieu, qu'il traduit *par un baiser*. C'est là le privilège de Moïse que de s'éteindre dans un baiser de Dieu – souffle rendu, donné, échangé. Dieu qui, ensuite, prend Moïse et l'enterre lui-même, dans un lieu connu de lui seul. Pas de cimetière, pas de tombe, pas même de cénotaphe. Juste un baiser... et un secret. Seul Dieu peut aller se recueillir sur la tombe de son serviteur.

Alors, que nous enseigne cette histoire ? D'abord que toute vie, quelle qu'elle soit, brève ou longue, trop brève ou allant jusqu'au bout des jours et des nuits, est marquée par l'incomplétude, le « presque ». Cette incomplétude, loin d'être désespérante comme cela pourrait s'entendre de prime abord, nous parle de grâce et de libération. Nous n'avons pas à

³ Genèse 6, 3

⁴ Midrash Tanhuma

⁵ *La Bible de Rachi*, tome 1, le Pentateuque, éd. Cerf

craindre de ne pas pouvoir terminer l'œuvre de notre vie – car, de toutes les façons, il en sera ainsi – ce qui nous paralyserait. Par contre, nous pouvons œuvrer à l'œuvre de notre vie par pure grâce et libérés de l'esclavage de l'œuvre même. Un jour, à la naissance de notre premier enfant, une amie plus âgée et déjà mère de grands enfants, nous a dit : suivant Freud, parents, quoi que vous fassiez, vous avez tort. Cela a été d'une grande libération puisque, jeunes parents, nous n'avions plus à nous poser la question de la justesse de nos actes de parents. À partir de là, nous avons pu, en toute simplicité et grâce, poser les actes que nous pensions justes, par amour et dans l'amour, libérés de l'angoisse du bien faire. Si Moïse avait échappé à la mort, si nous pouvions échapper à la mort, notre existence n'en serait que plus tragique puisque marquée de l'inférieure infinitude.

Ensuite, la fragilité de la vie, ici et maintenant. *Moïse fragile*, comme le titre un ouvrage⁶. Moïse fragile parce qu'humain, avec son refus de la mort et son désir de vivre encore, encore un peu. Mais Moïse est aussi une nouvelle manière de comprendre la religion. Auparavant, il y a eu Abraham et la promesse de Dieu. Héritée de ces temps ancestraux, l'appartenance au peuple de Dieu se faisant par la descendance, par le lignage, par le fait d'être du clan d'Abraham, puis d'Isaac, puis de Jacob... rattachement aux patriarches. Revendication du droit à la terre parce que promise aux ancêtres, encore aujourd'hui. Que dire face à cela ?

Après Moïse, sous la conduite de Josué, c'est le rattachement à la terre conquise par le combat – bataille de Jéricho et de tant d'autres depuis, encore aujourd'hui. Que dire face à cela ?

Entre l'appartenance par le sang... familial – bien connue du monde protestant et de ses grandes familles ; j'en sais quelque chose – et celui du combat – bien connue aussi des protestants qui se sont trop longtemps définis en opposition –, avec Moïse, il y a comme une parenthèse ouverte qui donne place à une foi et une religion qui s'enracinent non dans le sang, mais dans l'errance – la recherche –, dans la tension et le dialogue – le doute –, dans le « presque », l'incomplétude qui laisse toujours la porte ouverte à l'avenir. Personnellement, je dois reconnaître que celle-ci me convient parce que je m'y retrouve davantage. Et vous ?

Musique

Envoi & bénédiction

« Avoir le sens de l'éternité,
ce n'est pas mettre l'Éternel au-dessus du monde,
c'est naître à une autre réalité,
enchâssée dans la première,
à un autre état de l'amour qui remplace le premier
dans une conversion à la joie...
non pas dans le regret du passé,
mais dans la création de l'avenir. »⁷

...

Bruneau Jousse
pasteur

⁶ Jean-Christophe Attias, *Moïse fragile*, CNRS éditions, 2015

⁷ Hélène Grimaud, in *Renaître*, éd. Albin Michel, 2023